

## LE DOCTEUR DOURS.

---

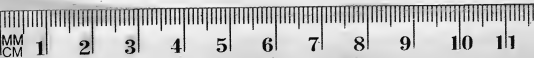
L'homœopathie vient de perdre un de ses représentants les plus estimés, la science entomologique un de ses maîtres : le docteur Antoine Dours est mort à Amiens le 23 juillet 1874, à l'âge de cinquante ans. Il était membre de la Société médicale homœopathique de France, de la Société entomologique (1), de la Société linnéenne du nord de la France, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

Qu'il nous soit permis, à nous ses amis de vieille date, de dire quelques mots sur cette existence brisée avant l'heure, et de faire connaître l'homme, le savant, et le praticien homœopathe.

Le docteur Dours était né à Bagnères-de-Bigorre. Il fit ses études classiques au collège de Pau, et montra dans son adolescence toutes les qualités qui devaient faire de lui plus tard

---

(1) Le docteur Laboulbène, professeur agrégé à la Faculté de médecine, médecin des hôpitaux, doit publier dans le prochain numéro des *Annales* de cette Société une notice biographique sur le docteur Dours.



l'homme excellent et distingué que nous avons connu. Il passait habituellement ses vacances à Saint-Sever, auprès d'un savant naturaliste, le docteur Léon Dufour, mort récemment membre correspondant de l'Institut. Il l'accompagnait toujours dans ses excursions scientifiques, et ce contact fit naître en lui un goût très-prononcé pour l'étude de l'histoire naturelle.

En 1843, il obtenait le diplôme de bachelier et partait pour Paris. Il avait hâte de faire choix d'une profession, et de mettre un terme aux charges que son éducation faisait peser depuis longtemps sur sa famille.

A cette époque la doctrine de Hahnemann avait conquis sa place en France depuis plusieurs années, et notre ami avait entendu parler fort souvent de ses luttes et de ses progrès. L'idée lui vint qu'il pourrait trouver de ce côté la voie qu'il cherchait ; et peu de jours après, il se présentait dans notre pharmacie de la rue du Helder, sous les auspices de son frère, alors principal du collège de Laval, aujourd'hui évêque de Soissons.

A peine était-il admis au nombre de nos élèves, qu'il se faisait remarquer par son zèle, son attachement à ses devoirs, son goût pour l'étude, et surtout par son culte pour les sciences naturelles. S'il attendait impatiemment le jour où il devait avoir sa liberté, c'était pour l'employer à s'instruire. L'hiver, il passait de longues heures à visiter les collections du musée ; l'été, il se livrait à des excursions scientifiques aux environs de Paris. Lorsqu'on jetait les yeux sur le butin qu'il avait recueilli, on constatait toujours qu'il était moins riche en plantes et en minéraux qu'en insectes ; sa prédilection pour l'entomologie commençait à se dessiner d'une façon très-manifeste. Elle s'accusa si bien, qu'il ne tarda pas à trouver insuffisant le temps dont il pouvait disposer et qu'il songea à embrasser une profession qui lui laisserait plus de loisirs pour ses études favorites.

Vers la fin de l'année 1843, il nous quittait pour suivre la

voie de la médecine militaire. Mais il avait puisé chez nous, dans la sincérité de nos convictions, dans notre dignité professionnelle et dans les guérisons dont il avait été le témoin, un sentiment de respect pour la doctrine de Hahnemann, une impression favorable qui l'accompagna dans sa nouvelle carrière, et qui devait plus tard le conduire à l'adopter dans sa pratique.

En 1845, Dours sortait de l'hôpital d'instruction de Lille et passait à l'hôpital de perfectionnement du Val-de-Grâce. L'année suivante, il partait pour Oran avec le titre de chirurgien sous-aide. En 1848, il était envoyé à l'hôpital de Perpignan, puis à l'hôpital de Rennes, et en 1850, il retournait en Algérie.

Pendant son long séjour en Afrique, il put se livrer en toute liberté à l'étude de l'histoire naturelle. Il fit de riches récoltes et peupla sa collection (1) des espèces les plus rares et les plus belles. Quelques-unes firent le sujet de communications à la Société entomologique qui s'honorait de le compter parmi ses membres.

Après avoir fait bravement son devoir en qualité de sous-aide à l'hôpital du Dey, pendant une épidémie de choléra, et aussi dans une expédition importante, il avait été proposé par le général Cavaignac pour la croix de la Légion d'honneur ; mais le médecin-major n'ayant pas encore reçu cette distinction, la proposition ne fut pas accueillie. Dours était jeune ; on pensa qu'il pouvait attendre.

En 1853 il était nommé aide-major au 49<sup>e</sup> de ligne, et rentrait en France pour aller joindre son régiment à Péronne. A peine était-il arrivé dans cette ville, qu'il fut travaillé du désir de

---

(1) Le docteur Dours a laissé une riche collection que se disputent en ce moment plusieurs entomologistes et plusieurs musées ; elle comprend 8,000 espèces et 70,000 exemplaires.

mettre un terme à sa vie nomade, et de planter définitivement sa tente. Depuis longtemps d'ailleurs il déplorait la pauvreté de la thérapeutique officielle, et il éprouvait le besoin de se soustraire au contrôle de ses chefs pour se livrer à la pratique de l'homœopathie.

En 1854 il donnait sa démission, se mariait à Péronne, et abordait la médecine civile en se déclarant sans hésiter le disciple de Hahnemann. Ses premiers clients furent, comme toujours, ceux que les médecins officiels avaient déclarés incurables, et qui venaient, en désespoir de cause, frapper à la porte de la médecine nouvelle. Il eut le bonheur de guérir quelques-uns de ces malades délaissés, et dès ce moment, son succès n'était plus douteux.

Mais il se sentit bientôt à l'étroit dans sa modeste sphère, et il songea à se fixer dans une ville qui fût plus en rapport avec ses aptitudes et son activité ; son choix se porta sur Amiens.

Là, comme à Péronne, il eut bientôt conquis l'estime et les sympathies de tous, par la distinction de son esprit, par l'aménité de son caractère et par l'élévation de ses sentiments. Ses confrères ne lui pardonnaient pas d'avoir déserté la médecine *traditionnelle* ; ils lui pardonnaient bien moins encore de guérir fort souvent des malades qui avaient vainement fait appel à leurs lumières ; mais ils ne pouvaient s'empêcher de rendre hommage à son honorabilité et à son savoir.

Il traçait son sillon sans bruit et sans impatience, évitant soigneusement tout ce que la dignité médicale condamne. Il pensait avec raison que tous ceux qui touchent à la nouvelle doctrine, avaient pour devoir de veiller sévèrement sur eux-mêmes, et de ne pas justifier l'accusation de charlatanisme qu'on lance si facilement, à défaut d'arguments sérieux, contre l'homœopathie et les homœopathes.

Le docteur Dours n'était pas ingrat envers la doctrine à

laquelle il devait d'avoir pris place à Amiens parmi les médecins les plus répandus et les plus estimés ; il s'intéressait vivement à ses luttes et applaudissait de grand cœur à ses triomphes. S'il était heureux de ses succès personnels, c'était bien moins parce qu'ils apportaient de nouvelles pierres à l'édifice de sa réputation ou de sa fortune, que parce qu'ils étaient la consécration des principes posés par Hahnemann, et en même temps une leçon pour ceux qui les repoussent. Il s'efforçait aussi de contribuer aux progrès de l'homœopathie en consignant par écrit les résultats de sa pratique. Tous ses travaux sont marqués au coin d'une érudition de bon aloi et d'une saine observation scientifique. Nous citerons notamment un mémoire remarquable sur les maladies du cœur, qui sera publié prochainement dans l'un de nos recueils homœopathiques.

Il faisait marcher de front ses études médicales et ses études d'histoire naturelle :

En 1861, il publiait le *Catalogue raisonné des hyménoptères du département de la Somme*.

En 1869, paraissait sa *Monographie iconographique du genre Antophora*. Ce travail avait été commencé en collaboration avec le docteur Sichel ; la mort de ce médecin, qui n'était pas seulement un oculiste célèbre, mais aussi un savant de premier ordre, en fit retomber tout le poids sur le docteur Dours.

En 1872, la *Revue de zoologie* insérait son *Mémoire sur les hyménoptères nouveaux du bassin de la Méditerranée*.

En 1874, il publiait, après plusieurs années de recherches et d'efforts, son *Catalogue synonymique des hyménoptères de France*.

A cette époque, Dours ne formait plus qu'un vœu, celui de pouvoir mettre la dernière main à l'œuvre qu'il avait sur le chantier depuis quinze ans : la *description des espèces et des variétés inscrites dans son catalogue synonymique*. Le 23 janvier 1874, il nous écrivait : « Ma santé, qui avait été excellente

jusqu'à présent, me donne des inquiétudes : les accès de goutte envahissent tour à tour le cœur et les poumons, et me causent des angoisses très-grandes, principalement après mes consultations. Je ne puis pas travailler suffisamment à mon ouvrage sur les hyménoptères de France, dont le catalogue va paraître dans un mois ; immense besogne qui dépasse mes forces physiques et m'impose de grosses dépenses pécuniaires. Tout cela dans un but scientifique que je voudrais atteindre avant de mourir. »

Ce vœu, qui lui était si cher, ne devait pas s'accomplir. Comme s'il avait le pressentiment de sa fin prochaine, il s'occupait avec plus d'ardeur que jamais de ses études entomologiques. C'était le soir surtout, après avoir donné quelques heures aux joies ou aux tristesses du foyer, et lorsque tout reposait autour de lui, qu'il se livrait à ses travaux d'histoire naturelle. Sa compagne dévouée ne dormait qu'à demi ; elle s'inquiétait de ce travail qu'elle trouvait excessif, et lorsque les limites lui semblaient dépassées, elle venait frapper à la porte du travailleur obstiné et lui rappeler la tâche obligée du lendemain. Disons tout bas que notre ami n'était pas toujours docile à cette voix du cœur et de la raison, et que l'aube le surprenait souvent absorbé dans les travaux commencés la veille.

Du reste, Dours avait eu jusque dans ces derniers temps une santé parfaite, et il avait supporté sans dommage, pendant de longues années, des fatigues multiples. Cette immunité recélait un péril ; elle lui avait donné une sécurité trop absolue, une confiance en ses forces qui devait lui être funeste.

Il y a sept ou huit mois, en revenant de voir un malade à une assez grande distance, il eut froid pendant plusieurs heures et rentra chez lui extrêmement souffrant. Sous l'influence de la médication homœopathique, les principaux symptômes disparurent rapidement, et quelques jours après, trompé par son énergie morale, entraîné par son généreux dévouement, il re-

prenait avec courage son labeur quotidien. Mais sa guérison n'avait pas été complète. Tous les jours, le soir principalement, il éprouvait des malaises qu'il considérait comme des manifestations goutteuses, et il continuait sa route sans s'en inquiéter.

Au mois de mai, il rencontrait à Amiens un des médecins les plus répandus de Paris, qui attribua comme lui à la goutte les phénomènes qu'il constatait et lui conseilla avec insistance un traitement hydrothérapique. L'assurance de son confrère le déterminait, et il vint s'installer à Paris dans un établissement spécial. L'hydrothérapie aggrava considérablement son état. Après trois semaines de traitement, il y avait chez le malade une oppression excessive, une prostration complète ; sa véritable maladie avait été méconnue.

Le docteur Jousset fut appelé alors par son confrère en homœopathie, et il diagnostiqua sans hésiter une pleurésie à forme latente. Le docteur Dieulafoy, consulté le lendemain en vue d'un appel possible à Amiens pour une opération, confirma pleinement l'opinion de son confrère, et constata de la façon la plus positive l'épanchement pleurétique.

Le péril était imminent. Dours quitta Paris sans illusion comme sans faiblesse.

Quinze jours après il nous écrivait : « Je suis à peu près dans le même état, sauf que la plèvre a été entièrement dégagée par la cantharide. Pas d'appétit, souvent de la fièvre et toujours une prostration extrême. »

Cet état douloureux se prolongea quelques semaines encore, pendant lesquelles le docteur Dours fit preuve d'une grande force d'âme et d'une touchante résignation. Mais l'heure avait sonné pour le dernier sacrifice, pour la suprême séparation : le 23 juillet, après avoir reçu les secours de la religion, notre ami s'éteignait avec le calme et la sérénité de l'homme de bien.

Il laisse à sa veuve et à ses enfants (ce sera leur consolation)

le plus enviable des patrimoines : un nom honoré de tous, des travaux que la science enregistrera avec orgueil, et les regrets sincères de tous ceux qui l'ont aimé, nous voulons dire de tous ceux qui l'ont connu.

CATELLAN frères,

Pharmaciens homœopathes à Paris,

Membres de la Société médicale homœopathique de France.